

□ LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN □

Les états d'âmes d'un groupe d'intellectuels québécois bedonnants et cancannants vous préoccupent-ils ? En tous cas, s'il faut en croire la réaction du public et de la critique cela intéresse beaucoup de monde... prodigieusement.

Et c'est bien ce qui étonne. Plus qu'un simple succès commercial, on serait tenté d'interpréter la popularité du Déclin de l'Empire Américain, le dernier film de Denys Arcand, comme un phénomène culturel tant le sujet paraît « régional ». À la limite, on pourrait n'y voir qu'un documentaire bien fait sur les us et coutumes de l'intellectuel québécois franco-phoné de 40 ans et plus...

Comme il est rare qu'un film canadien suscite autant d'intérêt, Liaison y va de sa petite chronique cinéma et vous offre les commentaires de deux observateurs de « souches culturelles » différentes qui tenteront de vous expliquer pourquoi le Déclin franchit les prétendues barrières culturelles et intéresse tout le monde. Action !

Le déclin est non seulement un bon film Québécois, c'est un bon film, tout court, sans rien de « provincial », — un film qu'on peut voir sans devoir expliquer à nos amis qui ne sont pas « de chez nous » ce que ça veut dire et pourquoi c'est si drôle ou si beau.

Film choquant, film sur le sexe certes, puisqu'il le faut de nos jours pour attirer le public et critiques; film drôle aussi et bien davantage : film riche, qui fait réfléchir; dont on se souvient et dont on parle par après, un peu comme d'un livre ou d'un tableau dont on découvre, en y repensant, un angle nouveau, un éclairage oublié; film qui nous laisse un goût doux-amer dont on ne sait quoi

penser au juste, mélange de cynisme, de lucidité désabusée, de morale et de philosophie. Dieu me pardonne, l'expression « vie inauthentique », à la mode du temps des Sartre et Camus, me vient en mémoire quand je pense à certains des personnages.

Le déclin est non seulement un bon film Québécois, c'est un bon film, tout court, sans rien de « provincial », — un film qu'on peut voir sans devoir expliquer à nos amis qui ne sont pas « de chez nous » ce que ça veut dire et pourquoi c'est si drôle ou si beau.

Que dire de plus ? Parler de la musique qui est très bonne, du rythme du film, nerveux alors qu'il aurait pu être verbeux. Je me dois d'évoquer la toute première scène qui donne le ton de ce film intellectuel qui ne se prend pas au sérieux — une espèce de Woody Allen à

la sauce montréalaise — dans la station de métro qui n'en finit plus d'être longue, cet interview terriblement sérieux au sujet d'un livre philosophico-historique qui, parce qu'il lui manque quelques minutes, devient presque cocasse.

D'autres scènes par contre sont moins heureuses; ce scaphandrier dans la piscine, par exemple, qui n'est même pas drôle; cet homme qui pisse du sang, pour choquer semble-t-il, et rien d'autre. On peut aussi parler de certaines longueurs. La fin aurait pu être écourtée d'une dizaine de minutes sans que le film y perde et ces très belles photos de notre non moins beau pays n'étaient peut-être pas nécessaires. Mais j'ai aimé le bout de conférence sur les peintres de la nuit et du jour; j'aurais aimé lire le livre de Dominique, Digression d'intellectuel que celà; alors pourquoi pas les précédentes, parenthèses pour esthètes et amateurs de paysage.

Il me faut aussi parler du jeu des acteurs, tous excellents, sobres, vrais. Et de Danielle — Dieu qu'elle était belle et qu'elle a de la chance de croire en quelque chose, d'être enthousiaste et qu'elle semble pure, dans ce monde de tricheurs; car tout le monde triche, dans ce film, sauf les jeunes et, Alain, cette belle brute animale et physique.

Tout cela étant dit, je n'ai pas encore vraiment parlé du film. C'est que ce n'est pas facile. Faut-il le prendre au sérieux ou n'y voir qu'un divertissement ?

Derrière les rires plus ou moins gras, y-a-t-il, non pas un message — le mot est trop grandilloquant et simpliste pour un film qui en est tout le contraire — mais un enseignement, une ou des conclusions à tirer ?

Il y a bien quelques petites tirades féministes, celle de la femme qui enseigne au CEGEP par exemple, parce qu'elle portait ses enfants quand les hommes faisaient leur doctorat.